

Demain

JOURNAL DU STALAG XIIA

N° 40

NOËL 1942



Noël 42

à Poupichou, petite fille de France.

Ce soir pourquoi ruminer
Ta solitude et ta peine,
Garde une âme plus sereine,
Tu n'es pas abandonné.

Les petits enfants de France
Qui sont nos petits bergers
Suivent de leur pas léger
L'astre de bonne espérance.

Ils vont s'incliner devant
L'Enfant-Dieu et leurs prières
Seront présents de lumière
Dans les mains du Dieu enfant.

Ils savent bien que nous sommes
De plus grands enfants meurtris
Dont les cœurs ont désappris
La rudesse des cœurs d'hommes.

Et leurs dons immatériels
Les petits enfants de France
Les font pour nos délivrances
Au petit enfant du ciel.

Pour tous ceux qui leur ressemblent,
Les enfants n'ont qu'amitié;
L'Enfant-Dieu aura pitié,
Nous sommes enfants ensemble.

C'est Noël, il va neiger
Des étoiles d'espérance,
Les petits enfants de France
Sauront bien nous protéger.

Max JOLY.

40-P 1099 Rs

Le Cavalier de Noël

A propos de blagues, dit Marcus, il faut que je vous raconte celle dont je fus témoin, l'hiver dernier, dans un petit bourg où j'avais été expédié avec mes hommes lors du recensement. Je devais assurer le service d'ordre, mais la foule était telle qu'une armée entière n'y serait pas parvenue. Aussi notre petite centurie, se sentant impuissante, avait-elle résolu de laisser faire, et nous passions nos journées à boire et à jouer aux dés. Ce jour-là j'étais seul à l'auberge, mes compagnons ayant préféré passer l'après-midi à la campagne. L'hôtel depuis longtemps était comble, et je me distraisais au spectacle de notre hôte empêtré au milieu d'une clientèle qui se refusait à admettre qu'il ne restât pas une seule chambre à louer; parfois, perdant patience, il rudoyait quelque voyageur qui s'en allait rouler dans la poussière glacée.

Soudain, j'entendis dans la cour un galop de cheval et je vis mettre pied à terre un cavalier bruyant, encombrant, qui criait ses ordres d'une voix tonitruante:

„Prenez bien soin de mon cheval: il vient de fournir une longue traite.“

Seigneur, nous regrettons, dit le palefrenier, mais il n'y a plus la moindre place ici, ni pour vous, ni pour votre monture.

— Bien! Bien! clama le voyageur, conduisez-le à l'écurie, bichonnez-le, faites en sorte que les autres bêtes le laissent en paix.

— Mais l'écurie est pleine, seigneur; nous ne pouvons prendre votre cheval.

— Tant mieux! Tant mieux! Donnez-lui un bon picotin d'avoine, et tout le foin qu'il pourra manger.

— Mais puisque je vous dis . . .“

Tournoyant, virevoltant, l'homme, sans écouter, se dirigeait vers la maison.

— C'est un fou, dit le palefrenier.

— Je crois plutôt qu'il est sourd, fit un garçon d'étable. En tout cas, faut lui soigner son cheval, sinon gare à nous.“ Et je les vis qui emmenaient l'animal et faisaient s'écarter les autres bêtes, pour lui trouver une place.

Cependant le cavalier était entré en coup de vent dans notre salle et, déjà, réclamait le meilleur lit de la maison.

— Plus un seul lit, seigneur! fit l'aubergiste. Vous pensez bien . . .“

— Bon, bon! coupa l'homme; surtout, ne vous mettez pas en frais pour moi, je sais que votre maison est modeste et je me contenterai de ce que vous avez.

— Mais nous n'avons plus rien, reprit l'hôte, haussant le ton.

— D'accord, d'accord! C'est très bien ainsi, et ce que vous ferez sera bien. A propos: inutile de m'adresser la parole, je suis plus sourd qu'Israël tout entier au pied du Sinaï.“

Et comme un client venait de quitter son siège, il s'en saisit, s'approcha de l'âtre et, bousculant ceux qui s'y réchauffaient, se fit une place et s'assit juste en face du foyer, sûr de lui, content, satisfait, épanoui.

Mais, comme la servante préparait la table pour les hôtes et pour moi, il se leva, prit son siège et se vint asseoir au bas bout de la table, s'écriant qu'il était temps qu'on servît à manger, car sa course l'avait affané.

Pour le coup, l'aubergiste perdit patience et, sa famille et ses gens s'en mêlant, ils furent une douzaine autour de lui qui criaient, qui hurlaient en gesticulant, indignés et surexcités, „que ce n'était pas la table publique, mais privée, qu'il n'était pas possible, en pareil jour, de faire cuisine pour les étrangers, et que c'était bien beau déjà, avec le travail de la ferme et de l'hôtellerie, de parvenir à nourrir les siens et les soldats romains“ (je crus comprendre que, dans le feu de la discussion, quelqu'un s'oubliait jusqu'à ajouter: parce qu'on ne peut pas faire autrement d'ailleurs, mais j'eus le bon goût de paraître n'avoir rien entendu).

Et le voyageur, très calme au milieu de ces roulements de tonnerre, de répondre avec douceur, feignant d'avoir compris qu'on l'invitait à s'asseoir au haut bout:

— Mais non, mais non, vous êtes trop bons. Je vous remercie de votre courtoisie; mais gardez pour l'hôte la meilleure place; pour moi, je suis très bien ici.“

Il fallut bien le laisser là où il s'était placé et quoiqu'on ne prit pas la peine de le servir il but et mangea de fort bon appétit. Le repas terminé, il poussa un denier vers l'aubergiste et comme celui-ci, rejetant dédaigneusement la pièce, lui demandait s'il se moquait de lui et pensait réellement qu'un denier fût assez pour payer un tel festin, l'intrus eut vers moi un regard étonné et me dit:

„Je vous remercie, militaire, de votre obligeance, mais, vraiment, il n'y a aucune raison pour que vous m'offriez ce dîner; tout au plus accepterais-je de ce bon vin que nous venons de boire.“

Pour le coup, la compagnie s'esclaffa et je dus faire apporter une amphore pleine que nous bûmes tous ensemble. Puis notre homme nous quitta brusquement sur ces mots: „Ne vous dérangez pas, je trouverai bien moi-même.“ Et il disparut vers les appartements.

Nous riions à gorge déployée, tant la chose nous paraissait comique, quand l'aubergiste, qui l'avait suivi, revint vers nous, nous suppliant de l'aider à déloger l'intrus qui s'était emparé de sa propre chambre. Nous nous levâmes de bon gré, égayés par le vin et par l'aventure. Mais comme nous approchions de la pièce, nous entendîmes le sourd qui déplaçait des meubles, se parlant à lui-même d'une voix puissante:

„Malheureux que je suis! Ma surdité m'empêche de savoir si quelqu'un vient vers moi me voulant du bien ou du mal. Et voici que, même ayant poussé cette lourde armoire contre la porte, il me faut veiller, la lampe allumée, mon épée à portée de la main, et tuer le premier être qui tenterait de pénétrer dans cette chambre, car je ne puis connaître ses intentions!“

Penauds et prudents, nous nous retirâmes sans plus insister, et ce n'est que le lendemain que je pensai à la bonne nuit tranquille que le gaillard avait dû passer dans le meilleur lit de la maison, pendant que nous laissions l'hôtelier remâcher toute la nuit, étendu sur un banc, son amertume et sa mauvaise humeur.

A l'aube, le voyageur fut prêt, demanda un bol de lait chaud que la servante, effrayée, n'osa lui refuser; puis, son cheval sellé, fit appeler l'aubergiste:

„Combien vous dois-je, brave homme?“

— Seigneur, vous pensez bien qu'en ces jours le grande affluence, je ne puis vous faire mes prix habituels; ce sera donc vingt sicles.

— Parfait! Voici cinq deniers tout rond; vous donnez le surplus au garçon d'écurie.“ Et comme l'hôtelier s'indignait et déjà le traitait de voleur, il lui coupa la parole:

— Et maintenant, sachez qu'une ère nouvelle vient de commencer, voici donc qu'il vous faut apprendre la charité. Puisqu'aussi bien il était écrit que vous ne deviez point passer cette nuit dans votre lit, pourquoi l'avez-vous cruellement refusé hier à cette femme qui le réclamait pour elle et pour l'enfant qu'elle portait en elle? Avouez que la pénitence est douce et ne m'en veuillez pas trop de n'être pas plus sourd que vous!“

Il éperonna son cheval et partit au galop dans une poussière givrée qui le dissimula bientôt à nos yeux.

Je riais encore de l'aventure lorsque mes compagnons revinrent, discutant ardemment entre eux. Et comme je leur reprochais leur nuit passée dehors, ils me firent un récit très embrouillé où il était question de bergers, d'étoiles, d'apparitions, d'êtres surnaturels et d'un enfant tout nouveau né qu'ils étaient allés contempler dans une étable, hors les murs de Bethléem.

Pierre VANACKER.

Avis

Aux hommes de confiance des kommandos:

Lorsque vous renvoyez des paquets au Stalag (cigarettes, paquetages, valises, etc. . . .) pour des camarades ayant quitté votre kommando pour rentrer au Camp ou pour un autre lieu de travail dont vous ne connaissez pas le numéro, prenez bien soin d'adresser vos envois à „M. l'Homme de Confiance français du M. Stammlager XII A“ et de mettre à l'intérieur du colis les nom, prénom et matricule du destinataire.

Cheminots: En vue de faire circuler quelques livres d'intérêt professionnel parmi les cheminots S. N. C. F., ces derniers sont priés de se faire connaître à l'Homme de Confiance du Stalag, en indiquant leurs nom, prénom, matricule et emploi au chemin de fer.

Contributions: Les fonctionnaires des Contributions Directes, Contributions Indirectes, Douanes Sédentaires, désirant recevoir en communication des documents et ouvrages administratifs sont priés de se faire connaître en indiquant l'administration à laquelle ils appartiennent. De plus, le correspondant des Administrations précitées (R. MONTREFET N° 2973, Stalag XII A) se tient à la disposition des intéressés pour toutes les questions d'ordre administratif et corporatif.

Dentiste: La Station dentaire du Stalag XII A demande des Mécaniciens-Dentistes ayant des connaissances sérieuses sur la prothèse dentaire.

Ecrire immédiatement à l'homme de confiance.

Versements d'argent: Désormais tous les versements effectués par les kommandos devront être faits par Banque ou Caisse d'Épargne.

Les hommes de confiance devront s'adresser à cet effet:

soit au patron de la firme pour laquelle travaille le kommando,

soit au Bauerführer pour les kommandos agricoles.

Il est expressément recommandé de ne faire qu'un envoi mensuel global pour chaque cas:

Un envoi pour abonnements aux journaux,

Un envoi pour la librairie,

Un envoi pour le Comité d'Entr'aide,

Un envoi pour les sommes à adresser aux familles.

Bien faire stipuler sur le talon du mandat par l'autorité allemande qui fait le versement à la Trésorerie du Stalag:

a) la destination de la somme:

Journaux

Librairie

Comité d'Entr'aide

Mandats aux familles.

b) le numéro et le nom du kommando qui fait le versement.

De son côté, l'homme de confiance du kommando avertira l'homme de confiance du Stalag, par lettre séparée, du versement et de son affectation.

Croix-Rouge:

Distribution pour Décembre et Janvier

Kommandos d'industrie:

3 kg de biscuits

0 kg 500 de bœuf

2 boîtes de sardines

0 kg 250 denrées diverses

5 paquets de cigarettes

1 paquet de tabac.

Kommandos agricoles:

0 kg 250 de chocolat ou de cacao

7 paquets de cigarettes

1 paquet de tabac.

Habillement.

L'Homme de Confiance porte à la connaissance de ses camarades qu'il a reçu du Gouvernement français un envoi de linge et vêtements comprenant:

1000 Couvertures
3200 Bonnets de police
1240 Paires de chaussures
310 Paires de sabots
1580 Paires de gants
9650 Manteaux
500 Vestes
500 Pantalons
830 Caleçons
442 Serviettes
19249 Paires de chaussettes
5320 Chemises
3800 Mouchoirs
986 Pull over.

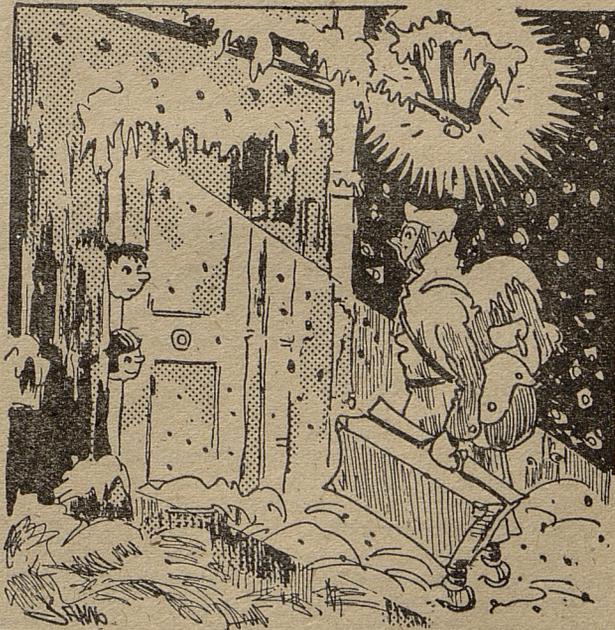
Cet envoi sera réparti entre tous les kommandos au prorata de leur effectif, compte-tenu des besoins de chacun d'eux, du travail effectué et sur demande de l'homme de confiance du kommando, signée par lui et le Kommandoführer.

Ces effets, marqués spécialement de la lettre L devront être inscrits sur la carte d'habillement.

L'inscription de chacun d'eux sur cette carte sera précédée également de la lettre L, indiquant qu'ils ont été perçus au titre de „Liebesgaben“ et qu'ils ne sont donc pas propriété personnelle du prisonnier, mais de la Croix-Rouge française.

Etant donné les quantités reçues, il ne pourra être donné satisfaction à toutes les demandes. Je compte sur la loyauté de chaque homme de confiance pour ne m'adresser que celles qu'il jugera absolument indispensables.

„Retour“



- Maman! ... c'est pas
le Père Noël ... c'est Papa! ...

Le Réveillon Sentimental



Au Lieutenant André Bernier.

Quelques lumières éparses piquent d'étoiles la nuit grise de la baraque où ronronne en sourdine un brouhaha de hall de gare.

Soir de Noël, soir de tristesse pour Jean Valery, tristesse indéfinie, malaise diffus qui le laisse sans défense. Etendu sur son lit, un troisième étage des couchettes superposées, il s'efforce, pour occuper sa pensée, de préciser l'origine des ombres que les objets hétéroclites pendus aux poutres dessinent sur le plafond.

Des mains s'accrochent au rebord de planche. Un visage se hisse, à hauteur de son visage.

„— Jean, viens réveiller avec nous.

— Merci, mon vieux, vous êtes bien gentils, mais non.

— Si c'est pour la croûte, ne t'en fais pas, il y a du rab.

— Ce n'est pas ça.

— Bourdon?

Jean fait un geste vague.

— Dans ce cas, pas d'histoires, descends ou je te vire.

— N'insiste pas . . .“

La voix impatiente s'adoucit pour expliquer:

„J'ai besoin d'être seul.“

L'autre s'éloigne, mais le fil de la rêverie est rompu. Le jeu des ombres semble maintenant fastidieux à Jean. Il jette un coup d'œil vers le groupe de ses copains attablés autour d'une bougie. Un regret de ne pas s'être joint à eux le traverse un instant. Ils semblent joyeux, libres de tout souci. La petite leur leur sculpte des masques inconnus, tantôt tragiques, tantôt comiques, au gré de son vacillement. Jean songe aux Noëls d'autrefois:

Enfant, il passait ses vacances de fin d'année à la campagne, chez son grand-père. Un feu de bois brûlant dans un âtre qui paraissait démesuré à ses yeux de petit citadin luttait seul contre les ténèbres mouvantes de la grand'salle. Il passait de longues heures silencieuses à regarder les mille visages que la flamme modelait sur la face de son aïeul penchée vers le foyer. La grand'salle, il ne s'en souvient guère que pleine d'ombres parmi lesquelles la moindre clarté prenait une valeur exceptionnelle. Jamais il n'a retrouvé l'impression de féerie que lui donnait le sapin noir scintillant de paillettes dans la lumière de ses bougies de couleur.

Ces Noëls d'enfance, comme son cœur d'homme voudrait en retrouver la joie tiède. Les images en assaillent sa pensée. De toute sa volonté tendue, il s'efforce de les revivre. Il se sent si bien dans l'atmosphère de ce passé souriant. Une tendresse l'envahit pour la quiétude des petites heures d'un petit enfant. Les bruits de la baraque ne sont plus que murmures confus venus d'un monde lointain dont il n'est pas.

Des coups de marteau ébranlant l'édifice des lits le font sursauter. A l'étage inférieur s'installe un voisin, un nouveau venu. Il a remarqué tout à l'heure son paquetage en vrac sur la couchette.

Le fragile château de rêves s'écroule. Jean, penché par dessus bord, n'aperçoit qu'un dos vêtu d'un chandail marron cerclé de beige.

„— Cela va durer longtemps, ce boucan?“ crie-t-il.

„J'ai fini“ répond une voix assourdie.

Les coups de marteau cessent en effet. Mais Jean ne peut plus retrouver l'état de demi-somnolence favorable aux voyages dans le passé. Les bruits autour de lui se précisent; il les entend avec leur vrai sens médiocre et familial.

L'autre, au dessous, maintenant chantonne:

„Ha, ha, ha, ô mon amour.

„Ha, ha, ha, à toi toujours . . .“

Rengaine imprégnée de cette sourde désespérance qui donne leur valeur de poésie humaine aux vies marquées pour la mauvaise chance.

Un frisson parcourt Jean. Il s'ensevelit sous ses couvertures, mais le froid est en lui. Il se laisse glisser dans la ruelle et va s'adosser au grand poêle de faïence.

Son regard erre un instant à travers la baraque. Comme elle lui paraît hostile aujourd'hui. Sur lui pèsent lourdement deux ans et demi d'exil parcourus d'espoir déçu en espoir déçu, avec un horizon bouché où sa route se perd dans la nuit. Ses yeux vont d'un camarade à l'autre. Tous mènent la même existence que lui, tous portent la même peine, et pourtant, ce soir, il se sent loin d'eux, si loin. Compagnons de hasard, aucun d'eux n'appartient à sa vraie vie, et sa vraie vie ce soir le tourmente.

Il est seul, mais pas de cette bonne solitude qui est richesse. Il n'a que la pauvreté de son isolement.

Se joindre à ses camarades? Pour entrer dans le jeu, s'intégrer à leur cercle, il lui faudrait faire un effort qui lui répugne. — Dormir? Il n'y faut pas compter. Le rêve même le fuit.

Un bout de table est libre. Il s'y installe devant un pot de confitures et quelques biscuits. Il n'a pas faim: manger l'occupera. Il mâche sans conviction, les yeux baissés, ruminant de vagues pensées moroses.

„Voulez-vous vous pousser un peu, s'il vous plaît?“

Jean lève lentement les yeux; il aperçoit des mains qui tiennent un pain d'épices, un pot de miel; un torse moulé dans un chandail marron cerclé de beige: le voisin importun. Sans daigner monter son regard jusqu'au visage, Valery s'écarte en grognant. L'autre s'assied et tous deux, côte à côte, mangent en silence.

Le dernier biscuit avalé, Jean allume une cigarette. Quelqu'un, au fond de la baraque, chante avec une voix

qui appuie sur les effets faciles une romance bête à en pleurer. Jean se détourne.

Son regard s'arrête sur son voisin. Le profil ne lui semble pas inconnu. Ce visage long, ces yeux bruns, ce teint coloré... Serait-ce possible? Son enfance viendrait-elle le visiter? Un nom jaillit de ses lèvres:

„André Ceyzerieu!“

L'autre tourne la tête; il cherche une seconde...

„— Jean... Jean Valéry.“

— Mon vieux Dédé, toi ici; si je m'attendais à cela!“

Dédé Ceyzerieu, Jean Valéry, les frères siamois, les surnomma-t-on, autrefois. Ils étaient inséparables sur les bancs du lycée de leur petite ville provinciale. Ils le furent encore à la Faculté, jusqu'à ce fameux jour marqué par deux cuites jumelles où ils se quittèrent, diplômés en poche, pour s'engager sur des routes différentes. Dédé s'en allait enseigner le Français dans une sous-préfecture de Bretagne, tandis que Jean hantait les salles de rédaction parisiennes. Ils s'étaient promis de s'écrire, de ne pas laisser se relâcher les liens de leur amitié. Ils échangeaient quelques lettres... mais une existence nouvelle, des soucis différents les accaparèrent, leur correspondance se raréfia, cessa.

— Tu ne peux pas savoir combien je suis heureux, dit Dédé. Te retrouver toi et ce soir où ça ne tournait pas rond. Je ne connais personne au camp, je me sentais un étranger.

— Je connais tout le monde, et moi aussi je me sentais un étranger.

Les yeux brillants de joie, ils se contemplent un instant en silence. Ils ont tant à se dire que les mots viennent mal.

— Ce soir, reprend enfin Jean, j'essayais pour tuer mon cafard de me réfugier dans mon passé, et tout à coup tu surgis, toi, l'hôte familier des belles heures de ma jeunesse!

Le départ est donné. Les souvenirs montent en flots pressés. Souvenirs de bahut: les profs chahutés, les matches mémorables de l'équipe de rugby, vedette de championnat de France scolaire, dans la brume des après-midi d'hiver. Les sorties du dimanche, les orgies de marrons

chauds arrosés de Gravelle doux, dans le petit bistrot du père Brun...

— „Tu te souviens de sa fille. Nous en fîmes tous un jour ou l'autre plus ou moins amoureux.“

Viennent ensuite les souvenirs moins innocents de la vie d'étudiant. Le caveau du père Pascal. Les copains plus ou moins excentriques. Les petites amies plus ou moins interchangeables. Les jours brillants, les jours de dèche. Tout un passé insouciant et chaud.

Dans la baraque, une à une, les lumières s'éteignent. Des „chut“, des grognements jaillis des ténèbres, leur font baisser la voix. Penchés l'un vers l'autre, ils parlent sur le souffle. Ils raccordent maintenant les images souriantes surgies de leur mémoire aux images qu'ils construisent pour l'avenir. Après cette halte qu'ils vivent dans la nuit, le voyage sur la route ensoleillée reprendra. Ils se reverront. Un prochain réveillon les réunira ailleurs, un réveillon pareil à ceux d'autrefois. Ils le vivent déjà. Laisant leur imagination vagabonder, soudain ils se taisent. Quelques ronflements, une quinte de toux troublement seuls le silence de la baraque étrangement sonore.

Jean le premier revient à la réalité. Il contemple un instant la silhouette de son camarade, ombre dans l'ombre. La joie est en lui. Son cœur s'élargit d'espérance. Il lui semble qu'il pourrait toucher des doigts un lendemain vivant et clair.

— „Alors, vieux Dédé, on va se coucher?“

Ceyzerieu lève la tête. Jean le devine qui sourit dans l'obscurité.

Avant de grimper sur leur perchoir, ils mettent dans une poignée de mains toute la vieille amitié réveillée et toute leur amitié de l'avenir.

— Bonsoir Dédé, on ne se quitte plus, hein! Demain on s'organise.

— Bien sûr. As tu toujours autant de mal à te lever? Je t'apporterai le jus au lit.

— La vie de château qui commence, blague Jean. Puis, sérieux soudain, une émotion à fleur de voix:

„En tout cas, grâce à toi, mon vieux Dédé, j'ai fait ce soir un fameux réveillon.“

Max JOLY.

„Au Grand Large,“

L'un des buts du théâtre est de distraire, et distraire, c'est reposer l'esprit en l'intéressant à un sujet précis, c'est divertir et émouvoir. Qui dit distraction ne dit pas grosse farce: c'est ce qu'a parfaitement démontré Max Joly en présentant un spectacle qui ne ressemble à aucun des précédents.

„Au grand Large“ est une œuvre étrange. L'auteur nous présente un rêve de survie; il veut intéresser le spectateur à l'un des problèmes qui ont peut-être le plus tourmenté l'humanité: le problème de l'Au-delà. Il nous montre des personnages tourmentés, dont l'inquiétude confine parfois à l'angoisse, cette déchirure intérieure qui dérouté les âmes. La pire souffrance est celle de ne pouvoir s'arracher du mal qui nous tente toujours.

Vers quels rivages vogue cette Barque sans capitaine ni mousses? Où vont ces passagers hallucinés par leur inquiétude?

L'énigmatique et glacial Scrubby (Jean Douillet) leur dévoile le but de leur traversée: l'Au-delà. Et c'est alors pour eux la grande solitude, cet état où se trouve l'âme quand tous les liens qui la soutenaient dans l'existence sont tout à coup brisés.

Si les idées de l'auteur, notamment sa conception de la survie, apparaissent parfois banales, elles n'en sont pas moins touchantes. Au cours des scènes, l'humour et l'angoisse se mélangent d'une façon fort plaisante. Le personnage fait tour à tour sourire et frissonner. Certains, qui n'ont pas le sens du symbole, ont pu être déroutés par cette succession de scènes à première vue

irrélles; et pourtant, le spectateur peut se reconnaître dans tel état d'âme; chacun des acteurs offre le drame et la comédie de beaucoup d'existences.

Max Joly a monté „Au Grand Large“ avec l'originalité qui rehausse toujours la mise en scène de ses spectacles. L'action se déroule dans un même décor: le fumoir d'un petit paquebot transocéanique. L'exactitude du cadre, grâce au pinceau de Guy Lamy, nous donne l'impression d'une véritable traversée, tandis que des jeux de lumière, réalisés par Lathélize, y ajoutent comme une hallucination.

Les acteurs incarnèrent l'âme de leurs personnages: Tom Prior (Rougemont), jeune viveur désabusé et tourmenté; Lincley (P. Desrosiers) homme d'affaires implacable et prétentieux; William Duke (Vergin) et Thomson (Vanacker) le mystérieux examinateur; Mme Midget (Marcel Coppin) émut toujours son auditoire; Mme Cliveden Banks vieille coquette vaniteuse (Saint-George); avec Henry et Anne (R. Tenton et Freisz) les embarqués à mi-chemin, la dernière scène fut d'un tragique poignant.

C'était une audace que de monter pareille pièce: le succès est toujours la récompense du courage.

Le spectacle avait commencé par l'audition d'une fantaisie sur la Tosca, de Puccini, interprétée par l'orchestre sous la direction de Marc Vinay, ce qui nous permit d'entendre la chaude voix de Loulou Cassagne dans l'air de Mario.

DELAVERZERE.

Noël

Voici Noël!

Noël dans les splendeurs du ciel.

Noël dans le cœur des hommes.

Nuit silencieuse, sainte nuit, alors que tout dormait de ce triste et long sommeil d'hiver, c'est dans la clarté sereine de ton ciel d'Orient qu'apparurent, il y a deux mille ans, de soudaines lueurs et que les anges annoncèrent aux bergers la naissance du Messie.

Sois bénie et aimée, douce et sainte Nuit, qui vit se lever cette aurore.

Sur les peuples qui marchaient dans les ténèbres, une grande lumière s'est levée: Noël.

Il est né Celui qui faisant sienne notre nature humaine nous rend solidaires de Lui. Il est né l'Enfant de la promesse, il s'est revêtu de notre misère pour nous vêtir de sa splendeur.

De nouveau, l'Emmanuel nous rend visite.

Certes, il y a quelque tristesse dans nos cœurs: nous n'entendrons pas encore la douce voix des cloches de chez nous carillonnant la grande nouvelle; les Noëls d'antan revivront dans notre mémoire fidèle... la veillée, Minuit... et ce souvenir parfois est amer.

Chantons Noël quand même: que la sainte liesse de Noël jaillisse du plus profond de nos cœurs. Comme une divine symphonie, en ces jours, montent de la terre vers le ciel un hymne d'allégresse et un chant d'adoration. Unissons nos prières à celles des nôtres — si loin et si près de nous —; ne formons avec ces chers absents qu'un seul cœur. Il n'y a pas de séparation pour les âmes.

Amis de kommandos, c'est à vous surtout que je pense, vous du Westerwald et du Taunus, vous tous que Noël surprendra dans votre petit village des rives du Rhin ou de la Lahn, ne vous croyez pas oubliés, isolés. L'Enfant va aussi venir chez vous; soyez hospitaliers, qu'il s'y trouve bien à l'aise, comme chez Lui. C'est sa grande joie d'être parmi les enfants des hommes.

Célébrez Noël dans la joie et l'allégresse.

Car Noël, c'est la Lumière.

La nuit, c'est l'incertitude, la désespérance.

La lumière, c'est la foi dans la vie, cette foi qui métamorphose nos imperfections, convertit les misères, les doutes, les craintes et anxiétés des hommes en forces de vie.

Noël est aussi la fête de ceux qui aiment l'Espérance.

Espérance de nous voir plus dignes de notre vocation et plus courageux dans notre tâche.

Espérance, aux multiples visages, que chacun colore de ses souvenirs et de ses désirs.

Espérance pour chacun de nous de se voir rendu à ceux qu'il aime.



Espérance, obstinément quotidienne, qui reconforte et stimule tous ceux qui, dans le douloureux Avent de la Captivité, se préparent dans le silence aux travaux de demain.

Et l'Espérance ne nous trompe jamais.

Ta présence parmi nous, Enfant, est une douceur, une force.

La Rédemption commencée à Bethléem, ta présence la continue.

Souris et reste avec nous, la tâche est lourde.

Veille sur nous, protège nos familles, tous ceux que nous te nommons dans le secret de nos cœurs, et donne-nous la Paix.

A. SIMON.

La Relève

C'est pas un mythe: L'accord conclu entre le gouvernement Laval et le gouvernement allemand dans un esprit de collaboration est bien effectif. Des ouvriers français viennent, des prisonniers s'en vont; nous en avons vu partir avec au cœur une joie qu'ils n'osaient pas extérioriser de peur de blesser ceux qui restaient. Nous en avons vu arriver plus de 300 des kommandos à qui se joignit une quinzaine de camarades du camp. Nous en avons vu aussi qui venaient d'autres stalags ou d'oflags.

Il faut dire à la louange de ceux qui s'efforcèrent de meubler les heures creuses, tandis que s'accomplissaient

les dernières formalités, qu'ils partirent enchantés de l'accueil qui leur fut fait au XII A. Séances de cinéma, de théâtre, conférences du Mouvement Pétain, rencontres sportives se succédaient sans interruption. Les comédiens, les musiciens, le personnel des coulisses, dès le travail terminé, sacrifiant leur repas, se précipitaient tous les soirs à la salle du théâtre, mettant tout leur cœur à donner le meilleur d'eux-mêmes.

Le programme en cours épuisé, ils montèrent en un temps record un spectacle impromptu où rien pourtant ne sentait l'improvisation, pour occuper les dernières soirées des libérés.

Nous manquons évidemment ici de points de comparaison avec ce qui se fait dans les autres camps, mais l'étonnement, l'enthousiasme des spectateurs, leurs bra-

Noël.. nos familles.. La France..

Bien certainement aujourd'hui les souvenirs personnels tiendront une grande place dans nos cœurs et dans nos conversations de prisonniers. Le lien sentimental qui nous unit — lui seul — à la France et à tout ce qui compte pour nous, sera un peu plus tendu que d'habitude, un peu plus douloureux aussi et un peu plus précieux.

Car c'est aujourd'hui Noël.

* * *

Noël! Cri de joie vibrante de notre tradition, aujourd'hui assourdi, voilé de tristesse et de ferveur.

Noël, pour moi, c'est le souvenir de notre arrivée, simultanée et joyeuse, à mon frère et à moi, de deux coins de France, dans la vieille maison de province où nous attendaient mon père et ma mère, guettant — et avec quelle impatiente tendresse — le bruit de la porte que nous allions ouvrir...

Noël, c'est pour moi aujourd'hui la vision d'un coin de cheminée où sont assis les mêmes parents, qui veillent, mais combien vieillissés et silencieux, car la porte ne

vos, ce qu'ils disaient à l'issue de la séance, les paroles de félicitation adressées au nom de tous les relevés par l'un d'eux, le Capitaine Morel nous ont prouvé que notre troupe atteint une classe peu commune.

Les relevés n'oublièrent pas ceux qui ne rentreront jamais. Une délégation composée d'officiers et de soldats s'en fut déposer une couronne aux trois couleurs de France sur la tombe des prisonniers morts en captivité qui reposent au cimetière de Limburg.

La veille du départ eut lieu la cérémonie officielle. Les „relevés“, massés dans un ordre parfait sur le terre-plein devant les cuisines furent présentés à Monsieur le Colonel Commandant le camp qui prit la parole, leur demandant d'aider à réorganiser la France pour réorganiser l'Europe, de s'employer à écarter les sujets de mésentente entre notre pays et l'Allemagne, et leur souhaitant un bon voyage et un heureux retour.

Le représentant du comité Franco-Allemand, le délégué des ouvriers français, l'officier allemand qui avait organisé le départ parlèrent à leur tour.

L'homme de confiance du Stalag rappela ensuite à ceux qui allaient partir la tâche qui les attend. Il les invita à ne pas s'endormir dans la quiétude du foyer retrouvé, mais à œuvrer derrière le Maréchal Pétain pour que ses efforts de redressement national ne soient pas vains.

Pour terminer les allocutions, le Capitaine Morel exhorta ceux qui comme lui allaient rentrer chez eux à ne pas oublier ni ceux à qui ils doivent leur retour, ni leurs camarades qui restaient captifs. Il leur demanda aussi d'observer au garde-à-vous une minute de silence à la mémoire des prisonniers qui dorment en terre étrangère leur dernier sommeil.

L'orchestre joua ensuite les hymnes nationaux français puis allemand.

Le lendemain, dans le petit jour gris, les relevés nous quittèrent. Quelques jours plus tard, ils revoyaient la terre de France. La pensée de ceux qui restaient les accompagnait dans leur voyage et la vie coutumière reprit son cours.

Nous les avons vu partir avec le cœur un peu serré certes, mais l'espoir de voir bientôt d'autres prisonniers les suivre, d'être un jour de ceux qui s'en iront, chassés vite la petite peine.

La relève n'est pas un mythe, les courages se renforcent, la confiance renaît. Les yeux se tournent avec foi vers le plus beau des lendemains.

E. MILLAND.

s'ouvrira pas: mon frère, depuis mai 1940, repose dans un cimetière du Nord, et moi j'ai pris sur moi tout à l'heure pour leur écrire: „Pour Noël 1943, j'espère fermement...“

Combien de lettres semblables ont dû partir ces jours-ci des Stalags, masquant aussi mal de semblables détresses...

* * *

Ce Noël 1942, c'est pour nous une occasion de montrer notre force d'âme devant l'épreuve, et, rejetant volontairement au second plan tout ce que les souvenirs ont de douloureux, de mesurer tout ce que nous devons à la Famille.

Que ce soient nos Noëls d'enfant, admis pour la première fois à l'émerveillement de la Messe de Minuit, ou nos Noëls de jeunes gens goûtant pleinement l'entrain de la réunion souvent nombreuse de la veillée, ou, plus tard encore, l'intime tête-à-tête de deux êtres qui s'aiment en silence, à deux pas de l'enfant endormi, première bénédiction du foyer que nous avons fondé, — toujours c'est à une atmosphère de bonheur familial que nous ramène ce souvenir.

Nous souffrons trop aujourd'hui dans nos cœurs pour qu'il nous soit difficile de réaliser que la Famille repose avant tout sur l'affection. Bien plus, qu'à l'intérieur de la famille, vivent simultanément toutes les formes de l'affection: de la part des époux, et l'un pour l'autre, amour, mais aussi respect, fidélité, confiance; de la part des parents, sentiments paternels et maternels de tendresse, de sacrifice, de fierté; de la part des enfants, piété filiale, c'est-à-dire affection et confiance instinctives, mais aussi respect et reconnaissance réfléchis; entre frères et sœurs enfin, la forme la plus parfaite souvent de l'amitié.

Tous ces sentiments sont inséparables; ils se commandent et se multiplient les uns les autres. Ils donnent son véritable sens au travail du père de famille, comme à l'inquiétude de la mère, comme au besoin de protection des enfants. Ils tempèrent l'autorité paternelle et rendent facile et efficace la soumission volontaire qui lui correspond de la part des enfants.

* * *

Il y a donc là des richesses que nous soupçonnions bien peu autrefois — au temps du bonheur — et dont nous nous devons de prendre conscience.

Sachons reconnaître que la Famille est une chose sainte et qu'il faudra lutter pour elle. Par avance, méditons les efforts, peut-être les sacrifices, qui nous seront demandés pour qu'elle reprenne en France la vigueur et l'importance sociale qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

C'est un des moyens les plus sûrs, en même temps que le plus à notre portée, de contribuer au redressement national.

* * *

Peut-être certains d'entre nous auront-ils relu le message bouleversant que le Maréchal adressait à tous les Français pour le triste Noël de 1940.

Certainement, ce soir encore, il pense...“ à ceux qui se raidissent, à ceux qui s'abandonnent.”

Nous nous sommes reconnus; les uns et les autres sont ici notre famille, la grande famille des prisonniers. Il nous faut être de ceux qui se raidissent, pour pouvoir épauler fraternellement les autres.

Ensemble reprenons courage; les uns par les autres, affermissons notre confiance. Et serrés autour de lui, réunis par la même foi dans les destinées de la Patrie, faisons en ce jour qui est la grande fête de l'Espoir le serment de participer d'un même cœur à la renaissance de notre plus grande famille: la France.

J. C.

Le Palais des Sports

A l'instar de Paris, nous possédons maintenant notre Palais des Sports, un Palais des Sports plus modeste évidemment que celui de la capitale, mais peint de couleurs vives, décoré par Guy Lamy de fresques d'un heureux modernisme, il a charmante allure. Le champion automobiliste Henri Trillaud qui est à l'origine de la création de cette salle et qui en assure la direction l'a aménagée d'une façon parfaitement rationnelle. Il peut être satisfait: la réussite est entière.

De la douche et du vestiaire au bar (spécialité de coca-cola et mineral-wasser!) rien ne manque de ce qui peut rendre l'entraînement plus agréable et permettre des spectacles plus brillants. Tous les sports, du moins ceux qui sont à notre portée, peuvent y être pratiqués. La lutte a son tapis, la boxe son ring, son pushing — ball, son sac de sable, la gymnastique ses agrés (trapèze, anneaux et une excellente barre fixe offerte par Lambert Bourlet, le sympathique homme de confiance belge). Le ping-pong a sa table et l'escrime sa piste, si pour l'instant armes et masques manquent.

Il faut louer tous ceux qui, autour de Trillaud, tel Léon Meunier, dépensèrent sans compter leur temps et leur peine pour mener à bien l'œuvre entreprise. Je ne les nommerai pas de peur d'en oublier et je les sais tous au-dessus d'une petite satisfaction d'amour-propre.

Notre Homme de Confiance les a remerciés dans le petit speech qu'il prononça le jour de l'inauguration. Cette journée qu'il présidait avec le Médecin Capitaine Latouche fut très réussie. Monsieur le Colonel commandant le camp y assistait entouré de ses officiers. Il tint, à la fin de la séance, à adresser quelques mots d'encouragement aux prisonniers, les félicitant pour leur esprit de discipline et leur bonne tenue. „Je n'en attendais pas moins des Français“ ajouta-t-il.

L'orchestre du Stalag, sous la direction de Marc Vinay, prêtait son concours.

Le spectacle, mené à un rythme rapide, se déroula sans trous, et malgré les conditions de vie — disons exceptionnelles — des athlètes, fut de qualité. Tout mérite éloge, du numéro des culturistes de l'Hippocampe-Club Montmartrois mené par un moniteur à l'élégance de danseur et la souplesse d'acrobate, au travail aux agrés des gymnastes, où notamment Billy, leur chef de file, fit à la barre fixe une exhibition de premier ordre.

En greco-romaine, les lutteurs formés au camp nous étonnèrent. Les Dasque, les Chignier, les Thomas qui les éduquèrent ont droit d'être fiers des résultats obtenus. Eux-mêmes d'ailleurs nous firent assister dans leurs matches à toute la gamme des prises autorisées, mais je crois qu'il faut avant tout les féliciter de la vitalité insufflée à l'école de lutte, qui voit affluer les élèves. Voilà du bon travail.

Les combats de boxe qui terminaient la soirée nous restituèrent l'atmosphère du Central. Ils furent disputés sinon tous avec science, du moins avec acharnement. Le public ne s'y trompa pas. A entendre ses réactions, ses lazzis, ses bravos, je pouvais me croire, les yeux fermés, transporté dans la salle de la rue du Faubourg Saint-Denis.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que notre „Palais des Sports“ soit les soirs d'entraînement aussi assidûment fréquenté qu'il semble devoir l'être les jours de spectacle. Où trouverez-vous, Messieurs les supporters, autant de facilités pour devenir pratiquants?

Le Salon d'automne du Stalag XII A

Le dimanche 15 novembre, à 11 heures du matin, Monsieur le Colonel commandant le Stalag a inauguré le „Salon d'Automne“. Reçu par l'Homme de Confiance, il a tranché le ruban symbolique et visité l'exposition. Il a tenu à se faire présenter les artistes par un officier allemand.

Avant son départ, le Colonel a félicité les exposants et les a encouragés à continuer à rechercher dans leurs travaux un dérivatif salutaire à leur condition de captifs. Plus qu'un long discours, l'examen attentif des différentes œuvres a montré quel intérêt Monsieur le Commandant porte aux prisonniers.

De nombreux camarades ont répondu à l'appel des organisateurs.

Parmi les œuvres exposées, citons: un paysage de Cluseau-Lanauve, des études de chevaux de Loza, quelques compositions très claires de Lamy, des gouaches et plumes de Légère, des gouaches et aquarelles de Carlier, des paysages, pleins de couleur, des portraits et les paysans à l'auberge particulièrement expressifs de Labarrère, des remarquables peintures à l'huile de Troncin un paysage style Monet, des fleurs aux coloris délicats finement traitées et un vigoureux portrait de pirate, deux portraits de Briot, de lumineux pastels de Baudouin, des dessins à la plume travaillés avec soin, de Meunier, des tableaux pleins d'humour, des caricatures et compositions dans lesquelles Gouin donne libre cours à son esprit caustique.

Une harmonieuse danseuse d'Albert Gauthier, actuellement en kommando et un nu à la Degas de Boudot d'une belle facture font regretter qu'ils n'aient pu fournir une participation plus grande.

La nombreuse série d'aquarelles et quelques effets de baraques de Darthenay sont fort remarquables. Des compositions humoristiques de Laville: le rêve du prisonnier, le retour, l'amusante caricature de l'auteur, remportent grand succès, concurremment avec ses aquarelles.

Les peintres n'ont pas seuls apporté leur tribut. Un remarquable voilier du sculpteur Meurice voisine avec un bateau de Deshayes, un diorama de Limburg de Gavet, la maquette du Stade en construction, un joli plateau de Papon et Baudoin, un autre de Tréanton, sculpteur breton passé récemment au stalag, un cabaret de Papon, des pièces gravées de Minardo, des jouets de Leroy, une menaudière en aluminium finement ciselée et des bagues artistiques et de bon goût de l'orfèvre-bijoutier Eecke, un avion en matière transparente de Berneau, chef-d'œuvre d'élégance et un portrait en mosaïque du Maréchal, de Foglietti, dessiné par Noël dans un beau cadre en fer forgé de Giraud.

Le Stand du Théâtre contient des ensembles du talentueux Guy Lamy, réalisés par Ruols et Babin.

Un bas-relief magnifiquement sculpté par Meurice, une sanguine de Briot, représentant le Maréchal, des gravures, des brochures ingénieusement disposées décorent le Stand Pétain où l'on consulte une documentation abondante sur la France Nouvelle.

Troncin et ses collaborateurs méritent une mention particulière pour l'aménagement de la salle. Des colonnades „Arts Décoratifs“ masquent les piliers tandis que de somptueux lampadaires postiches pendent du plafond.

Une belle réussite.

Jean BENOISTON.

